

national, à pousser, à lancer d'un vouloir général, l'Agriculture, et la Colonisation sa mère, en vue d'accroître le *nombre*, nos campagnes étant les pépinières de nos excellentes familles; de conserver notre *qualité* de race agricole, morale et traditionnelle; enfin de conquérir toujours plus de *territoire*, le défricheur devenant le maître du sol. N'abandonnons plus notre jeunesse à l'exil, et nos forêts fertiles aux Anglo-américains, qui nous en excluront ensuite. C'est une maladie de cent ans qu'il s'agit de guérir: nous livrons nos enfants et nous vendons notre sol. Ailleurs on appellerait cela trahison; ici c'est prospérité...

Si le journal du matin nous apprenait un bon jour que les Américains ont changé la carte de notre province, et qu'ils ont remonté leur frontière jusqu'au Saint-Laurent, conquérant ainsi sans canon la moitié de notre race et de nos terres faites jusqu'à Gaspé, nous jetterions de beaux cris à la Société des Nations, et nous ferions bien. Mais en fait, n'est-ce pas ce qui est arrivé? ce qui arrive? — Oui, avec cette différence que nos frères se sont rendus d'eux-mêmes chez les Américains, et que les Américains prennent notre pays tant qu'ils veulent, accueillis en bienfaiteurs, et qu'ils occupent les bois, et qu'ils spéculent en Bourse, et qu'ils sont chez eux partout, à notre place, chez nous.

Nous demandons que nos compatriotes aient le premier choix et la première attention sur leur sol et dans les soucis de leur gouvernement. Ils ne veulent plus s'exiler pendant qu'on célébrera leurs progrès dans du lyrisme de banquet. Ils veulent fonder un état français solide au Canada, arrêter le coulage de leurs familles, ne plus se trouver dans la posture de l'individu qui mettrait son